

LES AMIS DE GASTON COUTÉ

Siège Social : Musée G. Couté, Hôtel-de-Ville, Meung-sur-Loire (Loiret).

Membres d'honneur : H. Poulaille. Les Amis du Vieux Montmartre,

Groupe Folklorique de l'Orléanais.

Trésorerie : Les Amis de Gaston Couté, Meung-sur-Loire. C.C.P. 519-45 La Source.

Correspondance : Les Amis de Gaston Couté, Meung-sur-Loire.

Conservateur et Secrétaire : Gaston Coutant, 1, rue de la grille du Château, Meung-sur-Loire.

LES ILLUSTRATEURS DE GASTON COUTÉ

par Lucien SEROUX

Edmond HEUZÉ

Drôle de jeune homme qui allait devenir drôle de bonhomme, Edmond Heuzé illustra en 1951 une édition de luxe de « La Chanson d'un gas qu'a mal tourné », tirée à 115 exemplaires.

C'est ce qui lui vaut ce long article, au cours duquel nous allons suivre l'itinéraire insolite et burlesque qui mena un petit gars, de Grenelle à l'Institut.

Sous les nom et prénom véritables de Le Trouvé Amédée, un fort garçon voit le jour à Grenelle (87, rue Violet), le 26 septembre 1883. Il ressemble à sa mère (qu'elle le lui pardonne) : il a un nez fort, des petits yeux et une carrure d'athlète. Le portrait qu'il nous a laissé de Maman Le Trouvé n'est pas plus généreux que ne le fut dame Nature.

Son père est alors chef d'atelier dans une entreprise de confection et treize ans plus tard, le papa s'installe à son compte, tailleur rue Custine à Montmartre. Amédée fréquente, autant que faire se peut, la communale de la rue de Clignancourt dont le directeur est Monsieur Farigoule, le père de Jules Romains.

Tout près du domicile paternel et de l'école, c'est la butte, avec ses aventures et son « maquis », là où vivent et peignent Renoir, Cézanne, Steinlen... Amédée s'est fait un ami, Utter, amoureux comme lui, de peinture. Les deux gamins ne poursuivent pas leurs études avec assiduité ; ils préfèrent l'école buissonnière qui a le charme, dans ce « maquis », d'être en prise directe sur la vie et alimente leurs rêves bien mieux que la mathématique.

Ils n'échappent pas cependant au certificat d'études primaires, qui confère l'entrée au monde des adultes. Amédée sera tailleur comme papa, et Utter plombier comme son père. Et c'est là où les choses se gâtent. Les jeunes gens ne sont pas d'accord. Le Trouvé s'enfuit du domicile paternel et change de nom. Désormais, il s'appellera Edmond Heuzé (du nom de son vrai père, car, prétend-il, sa mère avait un amant).

L'aventure commence. C'est la bohème avec son cortège de misère et d'incidents.

Mais pourquoi pas tailleur ? C'est que Heuzé, comme Utter, a le diable de la peinture dans le ventre et dans la tête. Jeunes, ils ont guetté les propos



Heuzé par lui-même.

des rapins et espionné les maîtres, hanté les rues et trainé du côté du « Lapin Agile » et autres lieux. Ils ont déjà — pensent-ils — une œuvre derrière eux. Elle est aussi mince que leurs espoirs sont grands et leur foi inébranlable.

« Peintre » ? a dit le père Le Trouvé, je ne veux pas de voyou dans la famille ! Il n'en a pas fallu plus pour que se referme la porte.

Quand on sait que la peinture ne nourrit pas son homme, pourquoi nourrirait-elle un enfant. De fait, il faut à Heuzé exercer les métiers les plus divers pour subvenir aux besoins élémentaires. Tout en peignant, il en exercera 17, c'est le chiffre qu'il avoue — sans doute en-dessous de la vérité. Gagnant tout

juste de quoi survivre, il sera dans le désordre : cireur de parquet, débardeur de charbon, camelot, représentant en broserie puis en dentelles, porteur aux Halles, haltérophile de trottoir, livreur (avec une charrette à bras), coursier (au journal « La France »), coureur cycliste (avec quelques succès)...

Un temps il sera revenu au domicile paternel, le ventre creux et guéri de sa passion pense son père, qui le fera entrer comme coupeur à la Samaritaine. Mais là encore Heuzé, après quelques journées de fidélité au comptoir, prend de mauvaises habitudes : le matin et le midi il peint sur les quais, tout près du magasin. Bientôt il arrive de plus en plus tard, jusqu'au jour où la direction le remercie.

Il aura été aussi danseur du quadrille réaliste au Moulin Rouge, succédant à Valentin le Désossé, comme partenaire de la Goulue... Et danseur à claquettes dans plusieurs cabarets notamment chez Maxim's.

Ces deux activités lui réussissent assez bien. Il part en tournée en Europe. Malheureusement il se claque un muscle en faisant le grand écart, et la déclaration de guerre en 1914 le surprend en Russie à Saint-Petersbourg où il est Conservateur de la collection d'émaux du grand duc Nicolas Mikhaïlovitch (une collection de dix pièces, précisera-t-il plus tard).

Il revient en France et tente de se faire incorporer, mais malgré sa taille de colosse on le refuse successivement six fois à cause de son claquage. Une dernière tentative lui permet d'être admis comme « garde-mites » au magasin d'habillement. Il n'y reste pas longtemps, juste assez pour commencer une série de peintures « Les Masques ».

Puis il est définitivement réformé et reprend la ronde des métiers : teinturier en chapeaux, marchand forain, vendeur de billets de théâtre, expert puis courtier en tableaux...

Et en 1918 il se retrouve directeur de la Galerie Sagot, où il vend les toiles de ses amis : Utrillo, Suzanne Valadon, Rouault... et expose ses propres œuvres. La série des « Masques » est enlevée par les amateurs : 12 tableaux vendus les deux premiers jours. Ça commence à marcher pour le p'tit gars de Grenelle. Et dès lors, il va flirter avec la réussite. Trois ans plus tard avec la série des « Filles » (Galerie Chiron), c'est un nouveau succès. Dès lors il peut ne se consacrer qu'à son art.

Il a déjà fréquenté un peu le cirque. Il y retourne et hante chaque soir les coulisses de Médrano. Il s'y plaît tant qu'il part en tournée avec les gens du voyage. Il a lui-même déclaré qu'il ne fut jamais clown, mais seulement « faire-valoir » de Porto et Chocolat, pour s'amuser ou pour assurer un remplacement. Mais il s'est représenté en clown sur plusieurs toiles.

De son passage au cirque il ramènera un grand nombre de toiles... et la fille du directeur qu'il épousera.

Dès lors, peintre établi, la fortune lui sourit. Pour le compte de l'Etat il exécute des portraits officiels et des panneaux décoratifs. Il devient professeur à l'Ecole des Beaux-Arts (cours de portraits) puis Membre de l'Institut en 1948.

Les distinctions pleuvent : Commandeur de la Légion d'honneur, Commandeur de l'Instruction pu-

blique, Commandeur des Arts et Lettres, Grande médaille de la ville de Paris...

Il écrit, confère, professe, peint, expose en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et en Suisse. Il vit intensément, gouailleur comme au temps de la butte dont il s'était pourtant éloigné pour aller vivre à Passy. Mais Montmartre n'était plus celui de sa jeunesse.

Il meurt le 4 mars 1967, au terme d'une vie qu'il considérait exaltante. Il avait 84 ans et pas un seul ennemi.

★★

A propos de Coulté, Heuzé a écrit dans « L'Information Artistique » n° 27 (1956) un article sans doute un peu romancé, mais qui n'est pas, malgré ses erreurs, sans intérêt pour les Amis de Coulté. Nous le reproduisons plus loin.



Heuzé a été très lié avec ceux qu'on a appelés la « trinité maudite » : Utrillo, Suzanne Valadon et Utter. On a vu qu'il était ami d'enfance de Utter. Mais on sait qu'il s'en détache lorsque celui-ci, ayant épousé Suzanne Valadon (il était le témoin d'Utter au mariage), vécut un peu tel un proxénète, des œuvres de sa femme et de son beau-fils.

Par contre il resta très lié avec le malheureux Utrillo. Avec Jules Depaquit et Tiet-Boguet, il fut de ceux qui ne l'abandonnèrent jamais.

Heuzé a illustré bon nombre de livres, dont « L'Âme du Cirque » de Louise Hervieu (on sait que

L. Hervieu fut peintre et illustra avec talent « Les Fleurs du Mal » et « Le Spleen de Paris » avant de devenir aveugle et de se tourner vers la littérature (1).

Des illustrations de « La Chanson du gas qu'a mal tourné » ont été reproduites les bulletins n° 23 et 26 des Amis de Couté.



Henzé écrivit aussi un livre « Monsieur Victor » dont on a dit beaucoup de bien à l'époque, et brossa quelques décors pour les Ballets Russes dans les années 20.

Œuvres principales

— Portraits de Clémenceau, Maréchal de Latre de Tassigny, André Rouveyre, Paul Léautaud, André Billy, Suzanne Valadon, le mime Farina (qui l'amena au cirque), etc.

— Séries : Masques (1919), Filles (1923), Le Cirque (1930), Nus (1932), Portraits (1938), Cirque (1941), Fleurs (1943), Pêcheurs à la ligne (1948).

(1) Parmi les autres, citons : « Ubu-Roi » de Jarry (éd. Sautier, 1947) ; « Le Tartuffe » de Molière (éd. de l'Artisan, 1946) ; « La Bohème et mon cœur » de Francis Carco (Sté des Médecins Bibliophiles) ; « Les Poèmes de Fresnes » de Robert Brasillach.

A propos de « La Chanson d'un gas qu'a mal tourné », voici ce qu'écrivait J.-R. Thomé dans le « courrier graphique » n° 97 de janvier 1958 :

« Devant les modèles de Gaston Couté, Heuzé a réagi comme il convenait. Plus pitoyables que ridiculés, c'eût été les trahir que de les traiter dans le sens du caricatural. Or, il a su faire œuvre objective sans rester impersonnel, il s'est inspiré du réel pour n'en retenir que les formes essentielles et les faire servir aux fins les plus expressives. Ainsi, il a créé des types de paysans qui, sans sortir des apparences qu'on leur prête habituellement, sont assez individualisés pour s'adapter aisément à l'esprit particulier qui les anime.

« Imagine-t-on le braconnier autrement qu'avec ce visage finaud d'épieur de gibier ? Est-il rien de plus niais que ce jeune flandrin, interdit devant la servante accorte d'une maison close ? La fille de ferme dans sa plénitude charnelle brûle de la tentation du péché, et la vieille sous l'arbre rumine dans sa claustration. Pour cadre à ces figures de plein air, un paysage sommaire, un clocher lointain, des prairies et des moissons, du ciel bleu ; ou tout d'un coup le lyrisme inattendu d'une nuit étoilée. Mais ces indications si brèves soient-elles, outre leur valeur d'atmosphère ou de lieu, ont aussi leur valeur chromatique, car ce sont des surfaces qui ont reçu des couleurs, et à cet égard on ne peut passer sous silence les heureux accords de tons avec les bleus, les verts, les bruns et les jaunes. Toutes les rudesses, toutes les austérités paysannes en sont adoucies, humanisées oserait-on dire. »

GASTON COUTÉ

*l'inoubliable Poète des « Gourgandines »
vécut ses derniers jours sur la Butte*

par Edmond HEUZE
Membre de l'Institut.

De ce poète beauceron, il me reste deux souvenirs. Le premier très ancien doit se fixer vers 1900. C'était au Conservatoire de Montmartre, cabaret situé sur le boulevard de Rochechouart à une centaine de toises face au Cirque Médrano. A cette époque lointaine, le nombre des poètes chansonniers était relativement limité. Outre Xavier Privas, Yon Lug, de Sivry, Jehan Rictus, Fragerolle, Paul Delmet, Marinier et quelques autres seigneurs tous gens de haute qualité dont le nom, hélas ! ne se présente pas sous ma plume, Gaston Couté faisait figure d'intrus. Autant qu'il m'en souvienne après plus d'un demi-siècle tous ces artistes qui « bouffaient du Bourgeois » en possédaient le costume sinon les mœurs. Au milieu de ces maîtres de l'Esprit, Gaston Couté, hâve, maigre presque décharné, coiffé d'un large chapeau de feutre et portant blouse, faisait triste mine. De toute évidence son visage en lame de couteau, son calme quelque peu méprisant ne pouvaient faire de lui le personnage dont on dit qu'il est sympathique. Si d'extérieur, il était peu attirant, son âme vibrante, sa grande sensibilité, la qualité de ses

poèmes faisaient de lui un authentique poète. Comme nombre de ceux pour qui la vie possède une attirance irrésistible, il fréquenta l'école de façon fort irrégulière, non point qu'il fut paresseux, mais l'enseignement pédagogique était pour lui sans attrait. Aux études il préférait le rêve. Vers 1897, il fut chassé du lycée. Ce qui aurait été ou pu être pour tout autre dramatique, le laissa totalement indifférent. Sa vie était ailleurs qu'à user ses fonds de culotte en quelque université. Une petite Revue de l'Ecole de la Loire fondée par un certain Hubert Fillay portait le joli nom « Le Jardin de France », elle publiait à peu près régulièrement des poèmes qui intéressaient fort notre homme. Ces jeunes poètes pour la plupart orléanais se réunissaient le dimanche dans un salon du Café de la Bourse, place du Martroi. Cette société, pour le moins curieuse, n'avait ni Président, ni statuts, encore moins des procès-verbaux. Une seule condition était cependant de règle. Le Doyen du cénacle, un bourgeois d'Orléans l'avait imposée. La voici : « Les auteurs n'assisteront aux séances qu'à la condition d'y apporter de l'inédit de leur cru qu'ils liront ou réciteront eux-mêmes ». Excellente formule pour découvrir des talents, et les grouper. C'est donc en ce cénacle qu'un certain dimanche un jeune beauceron de dix-sept ans et répondant au nom de Gaston Couté débuta.

Le poème qu'il dit s'intitulait « Les Cariatides de la Rotonde » et débutait ainsi :

Je suis la môme aux gros tétons qui fait craquer tous les boutons de son corsage...

Dans l'assistance composée en partie de bourgeois et d'intellectuels, l'étonnement fut prodigieux. On le félicita d'abord, on trinqua ensuite. Stupéfaction, le néophyte qu'on pensait voir honorer dignement Bacchus ne buvait que de l'eau... C'était simplement indécent...

Plus tard, nos poètes, après la fermeture du Café de la Bourse se réfugièrent au Café de l'Europe où ils inaugurèrent le « Cabaret du Léopard d'or », lequel devant le succès grandissant devenait à son tour par trop exigü, obtinrent de la municipalité un local attenant à l'Hôtel de Ville et connu des Orléanais sous le nom de « Salle Hardouineau » ; c'est en ce lieu que Gaston Couté, porté au programme ouvrit le feu avec « Le Vieux Moulin », son visage osseux, ses longs cheveux en broussaille, sa mine d'anarchiste, sa silhouette d'épouvantail à moineaux indispose les spectateurs. Très calme, il s'avance et toise le public qui décidément se regimbe sous la provocation. Mains dans les poches, il attend que le silence se rétablisse, puis commence :

*Le vieux meunier dort au fond d'un cercueil
Le public conquis écoute jusqu'à la fin.
Et le vieux moulin, le pauvre moulin
Dont le maître est mort un matin d'automne
Gît parmi les champs sous la lune atone,
Seul et délaissé comme un orphelin.*

Cela fut dit avec tant de simplicité, de conscience et d'âme que des bravos frénétiques effacèrent l'hostilité du premier abord.

Le séjour de Couté parmi « Les Cigaliers du

Martroi » fut de courte durée. Dès 1899, il s'envola vers Paris avec cent francs en poche. Son apostolat allait commencer.

...

Cet apostolat le remplit-il ? selon l'idée qu'il s'en était faite ? C'est-à-dire trouver une tribune indépendante d'où il flagellerait les mœurs et l'égoïsme d'une société mal faite. Idée généreuse d'un poète qui semble souffrir de sa condition paysanne, manque de psychologie, ardente jeunesse, naïveté. Cette sorte de croisade Donquichottesque n'était certes pas faite pour un garçon de sa qualité. Si j'osais j'écrirais qu'il valait mieux que cette apparente idée généreuse. Le paysan comme l'ouvrier n'appréciait guère cette sorte de combat. Il lui fallut donc courir le cachet. C'est ainsi qu'il se produisit aux Funambules, aux Quatz-Arts, aux Noctambules, au Grillon et sans doute aussi chez Frédé au Lapin Agile.

Ce sont surtout ses poèmes en patois Solognot (1) qui ont retenu l'attention du monde littéraire.

Parmi ceux-ci : « Les Gourgandines », « Le Champ de Naviots », « Le Gas qu'a mal tourné », « Les Electeurs » ainsi que quelques autres comme « Mossieu Imbu » sont considérés par les poètes comme des petits chefs-d'œuvre. Ces poèmes écrits en patois Solognot (1) conservent une odeur de terre, un accent auquel nul ne peut rester insensible. Dans son poème intitulé « Les Charançons », Gaston Couté dévoile sa hargne, sa révolte contenue ; voici quelques vers assez significatifs de son état d'esprit.

*Les pèsans tertous s'sont ben échignés
Pour payer l'impôt, pour fér' les corvées,
Les queuqu's tit's piéc's d'or tiré's au meugner
Vars el parcepteur se sont eusauvées ;
C'est pou' graïsser l'bec à ces foutus gas
Car, si ça n'fait ren, faut vouér comme ça mange
Sur que dans l'budget, ça fait pus d'dégâts
Qu'les mauvais's bestiol's dans tout l'blé des
[granges.*

...

*Pèsans ! l'va fallouèr chauler :
Y a trop d'charançons dans vou' blé !
Dans son poème « Le gas qu'a perdu l'Esprit »,*

Couté laisse deviner une immense amertume, qui en certains vers atteignent au désespoir :

*Ohé là-bas ! bieu militaire
Qui traînez un sabre au derrière
Brisez-là, jetez-là à l'eau,
Ou ben donnez la moi plutôt
Pour faire un coudre de charrue
Je mourrions ben sans qu'on nous tue.*

...

(1) Il eut été préférable d'écrire : *en parler* plutôt qu'en *patois*. Les habitants de la Beauce et de la Sologne employaient encore du temps de Couté un certain nombre de mots déformés ou issus du vieux français : *anhuy, apponter, échigner, guerdiller*, par exemple.

*Le fait est que, si Jésus-Christ
Revenait au jour d'aujourd'hui
Répéter cheu nous dans la Lande
Ousque ça sent bon la lavande
Pas mal de gens diraient de Lui
« C'est un gas qu'à perdu l'Esprit ».*

« Le Champ de Naviots », un de ses meilleurs poèmes, celui qui auprès du public des cabarets montmartrois était avec les « Gourgandines » fort prisé est empreint d'une philosophie qui laisse deviner déjà une certaine évolution d'esprit. Il semble moins agressif. Il se civilise si j'ose dire. Faut-il voir là une certaine influence de ses confrères... Voici les derniers vers du poème (2) :

*Après tout, faut pas tant que j'blague,
Ça m'arriv'ra itou, tout ça :
La vi', c'est eun arbr' qu'on élague...
Et j's'rai la branch' qu'la mort coup'ra
J'pass'rai un bieu souèr' calme et digne,
Tandis qu'chant'ront, les p'tits moignaux...
Et, quand qu'on m' trouv'ra dans ma vigne,
On m'emport'ra dans l'champ d'naviots !*

Poète authentique, sensible à tout ce qu'il croyait vrai et beau... Gaston Couté eut à souffrir de trop de choses pour résister à l'Enfer des Hommes. Ce fils de paysan au cœur de révolté a comme il le dit dans son poème du « Gars qu'a mal tourné »... « enfilé la mauvais' route »...

Rongé par la tuberculose il vécut ses derniers jours sur la Butte Montmartre dans une maison qui fait angle entre la place du Tertre et la rue du Mont-Cenis. Le 5 juillet 1911 il mourut à l'Hôpital Lariboisière. Il avait trente et un ans.

François Carco, dans un long article émouvant, raconte que le père Couté venu aux obsèques, se pencha sur la fosse où l'on venait de descendre son enfant et laissa échapper : « Tu l'as voulu, mon Gars, eh ben ! te v'là ». Il paraît que ces mots ont été contestés et que le père Couté, indigné, protesta.

Qu'importe, vrais ou faux, ils restent le plus bel éloge que l'on puisse adresser à un poète, surtout quand l'œuvre de celui-ci (et c'est le cas pour Gaston Couté) dégage une immense pitié ainsi qu'un grand sens humain.

Ils sont un peu comme un bouquet de lilas, ils en ont le parfum grisant et ce goût indéfinissable des faubourgs par un radieux matin de printemps.

Ils sentent la révolte et l'amour.

(2) Edmond Heuzé commet là une erreur. *Le champ d'naviots* est le tout premier poème en parler beauceron qu'écrivit Couté. S'il y eut une évolution dans son esprit, elle se fit donc dans le sens contraire. Ses œuvres de jeunesse en témoignent (*Le deuil du moulin, Ballade à Jehanne, La rose de l'absent, Le vieux trouvère, Le champ d'naviots*), par rapport à ses œuvres postérieures (*Le gas qu'a perdu l'esprit, Les gourgandines, Le Christ en bois, Les cons-crits* et bien d'autres poèmes empreints de révolte ou d'amertume.

G.C.

A LA TELEVISION

Sous le générique « Aujourd'hui, Madame », la production télévisée d'Armand Jammot du 26 août 1976 était sous-titrée : *Ainsi vivaient les paysans autrefois : La famille et l'entourage.*

J'ai évoqué assez longuement la condition misérable des jeunes ouvriers agricoles d'avant-guerre, dans le bulletin n° 26 de 1967, à propos de *Petit porcher*.

Sur cet aspect de la vie de l'entourage des paysans, les participants à l'émission (un écrivain, un ethnologue, un historien et plusieurs agriculteurs de différentes régions) ne mentionnèrent guère que les « louées » de la Saint-Jean et de la Saint Martin, pour définir comment étaient recrutés les domestiques agricoles. En quelques phrases, la speakerine rendit en passant un juste hommage au talent de Gaston Couté, avant d'inviter un ancien membre d'une jeune compagnie d'interprètes de la Chamson du gars qu'a mal tourné à réciter un poème. Notre trouvère ne trouva rien de mieux que d'annoncer... *Le Christ en bois*, pièce qu'il s'employa consciencieusement à découper à sa manière, en supprimant par-ci par-là un mot et quelques vers qu'il estimait sans doute trop osés ou subversifs :

... *t'as l'cul, t'as l'cœur, t'as tout en boués...*

et toute la fin du poème, à partir de :

... *Mais toué qu'les curés ont planté...*

Je n'aime pas que l'on édulcore ainsi un texte. Il faut le citer tout entier ou pas du tout, sans chercher à le dénaturer ou à en amoindrir la portée. Tant pis pour les oreilles sensibles ! Et puis d'ailleurs, dans le cadre de l'émission en cause, il était facile de choisir dans le répertoire de Couté une œuvre mieux représentative de la vie paysanne d'autrefois que *Le christ en bois*. Le pauvre n'avait vraiment rien à faire dans cette galère ! Il fallait parler aux « chers-z'auditeurs » des Bornes, du Charretier ou du Petit porcher, des Mangeux d'terre ou du Foin qui presse ou, pourquoi pas, de l'Odeur du fumier...

Pour illustrer une conférence, j'avais un jour demandé à la directrice d'un groupe culturel orléanais de charger l'un de ses membres de réciter quelques poèmes de Couté, dont *Les gourgandines*. Je reçus un acquiescement spontané mais, quelques jours plus tard, mon interlocutrice vint me trouver pour me dire qu'elle désirait que l'on substitue au mot *putains* (Et ça s'ra des putains arrivés à Paris), un autre terme : gothon, par exemple. Je lui répondis que j'estimais n'avoir pas le droit de modifier quoi que ce soit du poème et que je préférerais dans ces conditions abandonner notre projet.

★★

Le 14 décembre, vers 16 heures, le hasard m'a permis d'entendre, en partie seulement, une bien sympathique émission d'Antenne 2, consacrée à Couté.

Au fond d'un jardin du haut Montmartre, un guitariste, un contrebassiste et un accordéoniste (j'ai reconnu Léonardi) sont réunis sur un tapis de feuil-

les mortes, dans un décor de fin d'automne qui aurait plu au poète.

Monique Morelli chante *La Julie jolie*. Aussitôt après le présentateur (j'ignore son nom) parle un peu de *Nos vingt ans* dont il cite quelques vers. Il ajoute qu'il existe aussi un Couté romantique et c'est la très belle chanson *La Cigarette*, mise en musique par Léonardi, que nous avons le plaisir d'entendre, interprétée avec émotion par Monique Morelli :

*Aujourd'hui le temps est épouvantable
Il pleut et mon cœur est triste à pleurer...*

« Mais la vie et la mort de Couté se résument dans les vers de *Va danser* » comme le dit si justement le présentateur avant de chanter avec talent ce bouleversant poème. Il tient dans sa main un exemplaire de notre bulletin dont il a l'amabilité de signaler l'existence et de faire connaître notre adresse. *L'Aumône de la bonne fille* succède à *Va danser*. Entre temps, un hommage mérité avait été rendu à Francis Cover qui sut si bien défendre la mémoire de Gaston Couté. Et la séance prend fin, sur une fausse note cette fois, par la citation de la fameuse légende de l'apostrophe du père Couté sur la tombe parisienne de son fils qui, comme on le sait, fut enterré... à Meung. L'invention de Francis Carco a la vie dure et je crois bien qu'il est tout à fait inutile de la contester une fois de plus.

G.C.

LE VILAIN GAS

Nous avons publié (n° 30 de 1971) un extrait du *Progrès du Loiret* du 12 octobre 1898, intitulé *Le pauvre gars*.

Couté avait conservé le souvenir de cet essai de jeunesse puisqu'il composa, quelques années plus tard, *Le vilain gas* dont voici le texte :

Musique de Louis Auguin

*Ohé ! là-bas,
Vous qui dansez en rondes claires,
Ecoutez ça : c'était un pauvre gâs !
Au temps des contes de grand'mères
C'était un rustaud si laid,
Si laid, si pauvre, et si bête
Que, pour danser dans les fêtes,
Nulle fille n'en voulait !
Ohé ! là-bas,
Vous qui tournez par couples roses,
Ecoutez ça : c'était un pauvre gâs !
Ses vingt ans murmuraient des choses
Et son cœur n'était point sourd.
Il en eut telle souffrance
Qu'il mourut, un soir de danses,
Au son des crincrins d'amour.
Ohé ! là-bas,
Vous qui savez les baisers tendres,
Ecoutez ça : c'était un pauvre gâs !
Le vieux sonneur alla descendre
Son méchant corps au tombeau.
Mais du froid cercueil de planches
Son cœur, au temps des pervenches,*

*Monta vers l'amour nouveau.
Ohé ! là-bas,
Vous qui passez, les gais dimanches,
Ecoutez ça : c'était un pauvre gâs !
Son âme prit corps de pervenche...
Et, comme une fille allait
Vers les danses coutumières,
Cueillir la fleur printanière
Pour la mettre à son corset...
Ohé ! là-bas,
Vous qui tournez en rondes claires,
Ecoutez ça : c'était un pauvre gâs !*

Ce poème, édité par G. Ondet, a été déposé à la B.N. en 1905.

UNE REEDITION DES ŒUVRES DE COUTÉ

Au cours d'une émission de France II, conduite par nos amis Pierre Loiselet et Roger Monclin, l'un des interviewers du peintre et poète Jean d'Esparbès s'entendit répondre :

« J'aurai toujours du génie... demain. Je n'en avais pas ce matin. »

Gaston Couté aurait pu faire sienne cette réflexion amère. Aussi, ce n'est pas sans une certaine gêne que je viens, une fois encore, annoncer la réédition des œuvres du poète beauceron qui attendit vainement toute sa vie la parution du premier recueil de ses poèmes et chansons.

Georges Ondet le lui avait pourtant formellement promis, semble-t-il. Léon de Bercy, entre autres, en apporte le témoignage dans *Montmartre et ses chansons*, paru en 1902, quatre années seulement après l'arrivée de Couté à Paris :

... toutes ces poésies, jointes à beaucoup d'autres, formeront un volume qu'éditera prochainement Georges Ondet sous le titre : Chansons d'un gâs qu'a mal tourné. »

Mais on le sait, seul le titre est resté et le pauvre Couté ne connut jamais la joie de voir paraître ce recueil auquel il tenait tant.

★★

Théodore Botrel, dont les chansons voisinaient avec celles de Couté sur les rayons de l'éditeur Ondet, avait déjà à cette époque plusieurs volumes ou albums en librairie. Ses *Chansons de chez nous*, notamment, avaient connu le gros tirage de trente mille exemplaires. Ondet publia ensuite *Chanson de Jacques-la-Terre* et *Chansons de Jean-la-Vigne*, illustrées par Steinlen qui fit pour Couté le beau dessin du *Pré d'amour*. Puis *Chansons pour Lison*, *Chansons de la Fleur-de-Lys*, avec une préface de Georges d'Esparbès et des lithographies de E.H. Vincent qui avait aussi signé les dessins de *Chansons de chez nous* ; *Contes du Lit clos*, illustrées par D.O. Widkopf ; *Chansons à dire*, avec dix dessins d'Abel Truchet ; *Coups de clairon*, etc..., etc... On ne peut donc prétendre qu'Ondet n'était pas familiarisé avec ce

genre d'éditions et il est dès lors permis de se demander pourquoi il différa sans cesse la publication du volume de Couté.

Il est en outre à remarquer qu'en plus du dessinateur Steinlen, Couté travailla en collaboration avec André Colomb, dans le même temps que celui-ci était devenu le compositeur et accompagnateur attitré de Théodore Botrel. Et les deux chansonniers se retrouvaient souvent dans les mêmes cabarets : Quat'-z'-Arts, au Pa-cha-Noir, aux Noctambules. On ne peut donc guère suspecter le barde breton d'avoir entretenu avec Couté des relations inamicales. Rappelons d'ailleurs qu'une couronne déposée aux obsèques du beauceron par Théodore Botrel portait l'inscription *A mon camarade G. Couté*.

Quelles furent donc les raisons de l'attitude de Georges Ondet envers Couté ? Nul ne le saura jamais car le personnage était très discret. Monteil a situé ainsi le bonhomme :

Ondet tant honni, n'était sans doute qu'un homme intelligent et un éditeur hautement qualifié, bon commerçant, comme il se doit, et point un mécène.

C'est certainement à cet esprit commercial que Botrel dut ses nombreux succès de librairie. Et si Couté fut quelque peu désappointé de n'avoir pas bénéficié des mêmes privilèges, il faut bien constater que quels que soient les griefs qu'il ait pu formuler à l'encontre de son éditeur, il continua de lui accorder sa confiance.

★★

Comme nous l'avons déjà dit, c'est au libraire Eugène Rey que nous devons la première édition, datée de 1928, de *La Chanson du gas qu'a mal tourné*. Longuement préfacé par Henri Bachelin, ce volume aujourd'hui introuvable comportait 38 titres, choisis parmi les meilleurs poèmes de Couté. Les mêmes œuvres furent rééditées en 1931, avec une préface différente. Un second tome, comprenant 45 nouvelles pièces, fut tiré en 1937, toujours par Eugène Rey. Ce volume n'eut pas autant de succès que les deux premiers, bien que composé de très beaux poèmes ; aujourd'hui encore, il est possible d'en trouver quelques exemplaires.

C'est en 1951 que la *Société des Amis du Livre* fit tirer 115 exemplaires d'un ouvrage de luxe, illustré par Edmond Heuzé. Une courte préface retrace les premiers moments de l'activité chansonniers de Gaston Couté et un extrait du glossaire du pays de Sologne, parler voisin de celui de la Beauce, fournit la définition d'un grand nombre de mots originaux employés par Couté.

La cinquième édition a vu le jour en avril 1961. Préfacé par J.-P. Monteil, ce volume a été diffusé par Seghers. La couverture est illustrée par un grand dessin de H.G. Ibels et l'ouvrage contient aussi la reproduction du fameux portrait de Couté, par Jacob-Hians. Le nombre de poèmes a été augmenté de 38 à 46.

★★

L'Association *Le vent du ch'min*, dont le siège est 5 bis rue R. Vachette, 93200 Saint-Denis, vient

enfin d'entreprendre l'édition en quatre volumes, de toutes les œuvres de Couté dont il a été possible de retrouver les textes. Les deux premiers tomes sont parus. Le n° 1 regroupe alphabétiquement, en 130 pages, une cinquantaine de chansons et poèmes très bien imprimés sur beau papier. Sur la couverture figure l'illustration du Christ en bois, par Ibels. Un jeune compositeur de talent, Gérard Pierron, a écrit des musiques pour *L'amour qui se fout de tout*, *Les cailloux*, *Le cantique païen*, *Le champ d'naviots*, *La chand'leur*, *Chanson de braconnier*, *Chanson du dimanche*, *La complainte des trois roses*, *Le déraillement* ; ces musiques accompagnent les textes. La très belle musique de Charles Léonardi, accompagnant *La cigarette*, est également reproduite. L'illustration est complétée par plusieurs dessins d'Ibels et de Grandjouan, tirés des petits formats imprimés par Ondet, ainsi que par quelques photographies. On peut lire enfin un extrait du texte paru à propos de Couté dans *Les chansonniers de Montmartre*, ainsi que l'Hommage de la *Chanson française* par Xavier Privas.

Le deuxième tome comporte à peu près un même nombre d'œuvres. L'illustration des Gourgandines, par Ibels, a été retenue pour la couverture. D'autres dessins : *Les électeurs* (Ibels), *La fille à not' meunier* (G. Lion), *Les gourgandines* (Grandjouan), *Grand'mère Gâteau* (Mac Orlan), *Idylle des grands gâs*, *Les mangeux d'terre* et *Mossieu Imbu* (Grandjouan), ainsi que plusieurs photos agrémentent ce volume dans lequel on trouve encore des musiques de Gérard Pierron et Charles Léonardi et quelques autres de Bernard Meulien. La petite pièce en un acte de Couté et Lucas, intitulée *Leu' commune* et un extrait d'une conférence donnée par Roger Gauthier, fondateur de l'Association des Amis de Gaston Couté, complètent heureusement cet ouvrage.

Le troisième tome paraîtra prochainement. Pour se procurer tous ces recueils, il convient de s'adresser au *Vent du ch'min*, 5 bis, rue Vachette, 93200 Saint-Denis.

G.C.

LE MERLE DU PEUPLE

Nos amis liront, avec beaucoup d'intérêt, je crois, le magnifique hommage que Fernand Desprès a rendu à Couté, au lendemain de son décès, dans La vie ouvrière du 5 août 1911.

Fernand Desprès était originaire d'une commune de Beauce située pas bien loin de Meung. Il collaborait depuis longtemps avec l'équipe de Gustave Hervé à la rédaction de La guerre sociale où il avait entraîné Couté juste un an avant sa mort. Ce qui donne un reflet particulier à ses commentaires, c'est qu'ils ont été écrits à chaud, sans qu'ils n'aient pu subir l'outrage du temps.

G.C.

Après Lucien Jean, Charles-Louis Philippe et Delannoy, Gaston Couté ! Ceux-là mêmes sur qui on était en droit de fonder les plus grands espoirs.

dont l'œuvre originale, saine et forte attestait le mieux les nobles tendances d'une génération — sont fauchés en pleine force, en plein épanouissement de talent.

La mort de Couté, brusque, inattendue, aura eu un retentissement douloureux dans bien des cœurs de révolutionnaires. Parmi ses amis qui le fréquentaient assidûment, dont l'admiration pour l'homme égalait l'admiration pour l'œuvre, ce fut une véritable stupeur. Comment cet être excellent, au cœur droit et à la destinée ingénue, nous quittait déjà ! Couté, une force harmonieuse de la nature, une émanation directe de la terre, un génie sain, brutalement enlevé à cette lumière du jour dont toutes les nuances lui étaient familières ! L'esprit se refuse à croire aux réalités mauvaises qui revêtent un tel caractère d'horreur.

★★

Couté était âgé de trente-et-un ans. Il vécut ses premiers ans sur la terre de Beauce, ne se différenciant point des autres petits écoliers dont l'essaim s'éparpille, à quatre heures tapant, dans « la plaine aux récoltes ». Mais sa vie gardera de ce premier contact avec la terre une empreinte ineffaçable. Ces impressions juvéniles conservent une fraîcheur que les ans ni les déboires n'atténuent.

Gaston Couté naquit à Beaugency en 1880. Deux ans plus tard, son père qui était meunier, allait s'établir à Meung-sur-Loire. Gaston fit ses premières études à l'école primaire de Saint-Ay. A dix ans, il était reçu premier du canton au certificat d'études. A quinze ans, il échouait au brevet élémentaire, puis entra au lycée d'Orléans, où déjà, raconte-t-on, se remarquait son goût pour les lettres. Son professeur de français se nommait Coll et il advint souvent que le jeune Couté « collât » son maître.

A dix-sept ans, il quittait le lycée pour une place de commis de perception où il ne resta que quelques mois. Gaston Couté, avec son âme remplie de grands rêves et de rimes chantantes ne pouvait s'accommoder longtemps de la vie banale, sans imprévu, d'aligneur de chiffres. Sa nature indépendante, voire frondeuse, étouffait dans le cadre de la vie rurale où toute originalité d'allure ou de pensée est sévèrement jugée. La vie généreuse chantait en son cœur enthousiaste ; la poésie inhérente à son âge, qu'une technique précoce faisait s'épancher en beaux vers sonores, tendres ou amers, l'absorbait bien plus que les feuilles de contribution. Mais ses aspirations se heurtaient à chaque heure aux préjugés mesquins, à l'incompréhension des gens. Il était alors un bel adolescent aux larges yeux expressifs, à la bouche finaude, au teint chaud, à la chevelure noire et abondante. Il était le gas assez audacieux pour braver l'opinion, le « gas qui va mal tourner ».

Mais comment échapper à l'emprise du milieu ? Comment se libérer du servage économique qui s'ajoutait pour lui à la contrainte morale ? Partir sur la grand-route, partir ivre de jeunesse, de liberté et de chansons, riche d'illusions, quoique pauvre, hélas ! de pécune ? — C'est le rêve de maint jeune homme.

Couté, pour sa première étape, n'alla qu'au chef-

lieu voisin où il se fit agréer comme collaborateur au *Progrès du Loiret*.

L'amarre était rompue, qui le retenait prisonnier du village, de ses mœurs et de ses conventions. Il allait pouvoir suivre son destin, devenir le merle qu'il ne cessa d'être jusqu'à sa mort. A la première occasion, il abandonna l'aléatoire profession de journaliste et s'en vint à Paris, avec cinq louis en poche et quelques-uns de ces poèmes en patois beauceron où il avait mis tout son cœur de paysan sensible et philosophe. Mince bagage pour se débrouiller. Mais le jeune homme était de volonté têtue et de taille à affronter la vache enragée. D'ailleurs, ses récits, qui dénotaient une singulière maturité d'esprit, plurent tout de suite et Couté s'exerça à les dire, chaque soir, dans les cabarets de Montmartre et du Quartier Latin. Son nom, suivi de la mention « poète beauceron », voisina sur les affiches des Noctambules, des Quat'-z-Arts, du Carillon, du Grillon et de tant d'autres cabarets aujourd'hui disparus, avec ceux de Jehan Rictus, Obble, Marcel Legay, Xavier Privas, Botrel, etc...

Qui l'a vu, à l'époque de ses débuts, n'oubliera jamais la silhouette du petit gas à la démarche hardie, aux gestes simples, qui, sans vaine déclamation, d'une voix bien timbrée, avec une diction finement nuancée, récitait *Le champ d'naviots*, mélancolique évocation du destin humain où riches comme pauvres échouent au même enclos où ils ne sont plus que du « feumier qu'engraiss' la tarre » ; les *Cons-crits* qui « su' l'lit d'foin des prairies, aux pauv's fumill's font des p'tits », perpétuant ainsi la race des brutes ; les *Electeurs*, troupeau abject qui se choisit des maîtres ; le *Christ en bois*, saisissante invective du pauvre contre le faux sauveur que l'on érige aux carrefours, telle une borne, que la douleur humaine n'émeut plus, mais que l'on rend complice, au prétoire, de l'injustice sociale ; le *Gas qu'a perdu l'esprit*, l'*Ecole*, la *Commune*, les *Gourgandines* dont les « yeux ont d'attirance comme l'ieau profond' des puits » et dont les pointes des seins leur fraieront « la rout' large au travers des mépris », et vingt autres poésies en patois beauceron, qu'il désignait sous le titre générique des *Chansons du Gas qu'à mal tourné*.

Cette poésie fraîche et neuve étonna, puis charma. Il savait, ce Beauceron qui venait dire les révoltes des gueux de son coin de terre, par la simplicité de ses manières, empoigner son public.

Il connut les applaudissements enthousiastes. Quelquefois aussi les sifflets de ceux que ses idées de révolte librement exprimées choquaient.

Mais ce fut pour lui la vie du noctambule, artificielle et exténuante ; les parlotes après le cabaret, la rentrée à l'aube au logis perché en haut de la Butte, parmi les feuillages et les chants d'oiseaux.

Il aimait la vie simple, se plaisait à discuter avec des amis, assis à quelque terrasse de la place du Tertre, loin des stupides boulevardiers. Ses propos étaient pleins de finesse, d'ironie et de bonne humeur.

Certes il avait beaucoup souffert de la vie dissolvante imposée par Paris, de l'esprit de dénigrement des envieux et des méchants. Mais si son vi-

sage parfois douloureux décelait comme une angoisse de vivre, il ne se plaignait jamais, ne laissant rien transparaître de ses dégoûts et de ses souffrances. Il se bornait à persifler doucement, sans la moindre acrimonie, tout ce qui lui apparaissait grotesque. Au surplus, il parlait peu. Son regard observait beaucoup. Il avait un rire silencieux.

Ces derniers mois, il était souvent taciturne : la comédie humaine lui avait révélé tant de vilenies ! Son visage où flambaient des yeux profonds et doux ne s'éclairait plus que rarement. A l'ordinaire, un pli d'amertume cernait la bouche mince, accusant davantage de menton volontaire. Il contemplait le spectacle de la vie en indifférent. Il était « songeux ». Mais sa verve poétique n'avait pas faibli. Il écrivait toujours des chansons en patois beauceron parmi lesquelles *le Foin qui presse, la Noce, le Fumier*.

Depuis un an environ, il s'était fait mieux connaître dans les milieux révolutionnaires par des chansons d'actualité publiées dans *La Guerre Sociale*, et qu'il écrivait comme en se jouant à l'heure de la mise en pages. Il était spirituel sans effort, et plusieurs de ses « chansons de la semaine » resteront comme des modèles d'humour et de bon sens. La révolte contenue en son cœur frémissant contre la laideur, la sottise et l'injustice était si puissante qu'elle lui inspirait aussi de beaux chants aux accents durables, des *Marseillaises* de colère et des hymnes de vengeance.

« Ayant perdu son mouchoir », Couté ne put s'apitoyer, au soir du Premier Mai, sur le sort des sinistres brutes de Préfecture « victimes du devoir ». Le parquet vit dans les couplets de Couté une apologie criminelle et osa poursuivre l'irrévérencieux chansonnier. Paradoxales poursuites s'il en fut ! Couté s'en gaussa beaucoup.

En d'aimables couplets, il nargua ses juges et la prison :

*Quand un merle est en cage,
C'est là qu'il chant' le mieux.*

Il se rendit toutefois, en compagnie du gérant Auroy, à la convocation de l'ineffable Chênebenoit, et s'égaya fort de la solennité du juge.

Couté et Auroy retrouvèrent, à une terrasse de café, deux de leurs amis, Henri Fabre et Conil, et leur contèrent, Auroy avec sa pittoresque sincérité, Couté en accompagnant son récit d'un sourire ambigu et fin, les péripéties de leur rencontre avec la justice républicaine.

Après avoir lu la chanson incriminée, non sans trémolo dans la voix, le juge d'instruction demanda à Couté s'il en était bien l'auteur. Couté en convint mais ne put réprimer qu'à grand' peine une forte hilarité. O ! majesté de la justice, que peux-tu contre le rire vengeur ? Couté n'a pas connu, comme son ancêtre Villon, la « paille humide des cachots », mais son nom vivra encore dans la mémoire des hommes que celui de son juge sera depuis longtemps éteint dans un vertigineux oubli.

★★

La partie essentielle de l'œuvre de Couté, celle qui ne mourra pas, je crois, c'est celle où, dans le

patois de son pays, il eut le don de traduire l'âme du paysan, du paysan beauceron.

On avait dit de lui, lors de ses fugues de poète, qu'il avait « mal tourné ». Ce mot de village il l'adopta, il se l'accrocha au chapeau. Ah ! on trouvait qu'il donnait un exemple déplorable en ne suivant pas à la lettre les traditions champêtres, en rompant avec la routine, en bafouant la « loué », en témoignant de l'irrespect à tout ce que l'on a accoutumé de vénérer sans trop savoir pourquoi ! Eh bien ! il allait leur dire leur fait, « le petit gas qu'a mal tourné », à ceux dont la respectabilité cache souvent les plus grossiers appétits, la plus profonde hypocrisie et la plus honteuse servilité. Et ses lamentables détracteurs, les mossieu Imbu et les autres, se virent clouer le bec de main de maître :

*C'est égal ! si jamais je r'tourne
Un jour r'prend' l'air du pat'lin
Ousqu'à mon sujet les langu's tournent
Qu' ça en est comm' des rou's d' moulin,
Eh ben ! i' faurà que j' leu dise
Aux gas r'tirés ou établis
Qu'a pataugé dans la bêtise,
La bassesse et la crapul'rie
Coumm' des vrais cochons qui pataugent,
Faurà qu' j' leu' dis' qu' j'ai pas mis l' nez
Dans la pâté' sal' de leur-z-auge...
Et qu' c'est pour ça qu' j'ai mal tourné !...*

Il y retourna, au patelin, non en humilié, mais avec l'aplomb imperturbable que donne une conscience nette et droite. Il y retourna chaque année, tantôt chez ses parents, tantôt à la Nivelles, dans la gaie maisonnette qu'il avait louée et où il accueillait ses amis.

Au cours de ses promenades, il faisait « causer » les paysans, se liant d'amitié avec les plus intelligents, les convertissant parfois à sa philosophie panthéiste et libertaire.

Couté racontait volontiers l'anecdote suivante : Se promenant aux alentours de Coulmiers, il apprit qu'un bûcheron des environs écrivait des vers. « Un poète de terroir ça peut être intéressant ! » pensa-t-il, et il se mit à la recherche du poète forestier. Mais au lieu du poète local, traducteur d'émois collectifs ou individuels qu'il espérait découvrir, il se trouva en présence d'un rimeur d'alexandrins impeccables et froids qui avait puisé sa science prosodique dans un volume de... l'abbé Delille. Etudier ainsi la versification est une méthode du reste préconisée par Banville. Mais un « poète » de cette formation ne saurait guère exprimer que des truismes. Couté se souvint peut-être du poète-bûcheron quand il écrivit son *Alcide Piédallu*, poète de comices agricoles et d'inauguration de voie appienne pour « moblots d' l'Armée d' la Louère ».

*Alcid' me bourdit pas d'avant la Chanson d' la Vie...
Pour li la poésie ça n'existe seul'ment
Qu' s' l' devant des estrad's, qu'au pied des monu-
[ments !*

La verve poétique de Couté se nourrissait des parfums et des sucres de la terre. Car il aimait la terre, en dépit de tout, d'un grand amour nostalgique.

Comment ne pas aimer cette nature de Beauce ruiselante de sève, crépitante de puissance, où la joie de vivre s'affirme, impérieuse, dans les graminées et les fleurettes des champs, dans la blonde clarté épandue sur les moissons mûrissantes et dans le chant des alouettes ?

Cette terre féconde proclame la durée, par l'incessant, le constant renouvellement.

La Beauce ! C'est une prolifique femelle, sans grâce mièvre ni vains atours, mais musclée et saine et qui peut bien, chaque été, accoucher sans forceps ! Elle sue la force ; un rut perpétuel secoue ses entrailles avides. Il lui faut, comme amants, des gas râblés dont les sentiments se traduisent en gestes virils.



Terre de Beauce, tes amants t'aiment jusqu'à la mort. — car ils crèvent de tes enlacements. Tu les vides de tout penser où tu n'as pas la première place. Pour te posséder, ils sacrifient tout sans regret. Sacrifice ? Même pas : leur instinct est façonné par toi. Hors de toi, pour eux, rien n'existe. Un âpie et féroce égoïsme les guide et rive leur esclavage. Ils s'oublient en toi, cessent d'être humains, n'arrivent pas à la compréhension du monde nouveau que le citadin, parmi ses luttes, élabore. Ils t'aiment bestialement. Qu'ils en crèvent ! Ceux de Demain sauront, eux aussi, t'ensemencer et recueillir tes récoltes, mais t'aimant d'un amour moins exclusif, ils n'auront pas d'yeux que pour l'épi : ils souriront à la fleur. Méprisant les haines de clocher, les querelles de mur mitoyen, ils supprimeront les « sépar-ties », briseront les bornes, et la Machine, libre d'entrave, circulera librement dans la glèbe, libérant la vie de village — la vie meurtrie et outragée aux champs plus encore qu'à la ville.

Tes yeux, ô « mangeux de terre », s'ouvriront alors aux merveilles que ta besogne ingrate et forcée empêche de voir.

Alors, sans doute, tu comprendras les chansons de Couté, si ferventes et si pures ! Car, « c'ti-là, le gas Couté », qui te connaissait bien, Couté-le-Subeziot, qui avait reniflé le vent parfumé de grameu de tes plaines immenses, aimait vraiment la terre qu'il chantait. Mais il ne l'aimait pas comme toi, goûlument, il l'aimait parce qu'il comprenait la vie,

toute la vie que tu méconnaissais. Il aimait tout ce que tes yeux, chargés d'œillères comme ceux de tes limoniers, ne peuvent voir : il voyait, au-delà de sa petite prairie, et même au-delà de la grande, le lourd piétinement de l'humanité en marche vers son affranchissement.

Ecoute-le donc un instant, écoute ces beaux accents :

*Dans mes guérets, au temps de la couvraille,
Les gros corbeaux au sinistre vol brun
Ne pillent pas tous les grains des semailles :
Leur bec vorace en laisse quelques-uns !
Malgré l'assaut d'insectes parasites,
Mes ceps sont beaux quand la vendange vient :
Les exploiters tombent dessus bien vite
Et, cette fois, il ne me reste rien !
Je ne crois plus, dans mon âpre misère,
A tous les dieux en qui j'avais placé ma foi,
Révolution ! déesse au cœur sincère,
Justicière au bras fort, je ne crois plus qu'en toi !*

Ça, paysan de Beauce et d'ailleurs, c'est ton hymne de demain ! Tu dors encore, bonhomme, mais tes gâs s'éveilleront un jour aux chansons nouvelles et jetteront sur le devenir humain un regard aussi lucide que celui de Couté.

★★

Couté ! Ce nom dit bien la terre : n'est-il pas aigu et coupant comme un coutre de charrue ? Celui qui le portait ne se distinguait guère, extérieurement, du laboureur de l'Orléanais. Il fut vraiment le poète de ce terroir. Il cueillit tout le lyrisme et la philosophie épars de la race. Son regard a pénétré l'âme fermée du paysan dont il partage les origines. Il nous le montre dans ses gestes coutumiers, nous fait assister à la laborieuse gestation de sa parole. Et son exacte vision s'associe, dans ses poèmes, à une forme merveilleusement adéquate et véridique. Et tout en interprétant parfaitement sa contrée, il réalisa souvent ce miracle d'exprimer du même coup l'âme du campagnard en général.

Etroitement utilitaire, le paysan ne peut guère concevoir celui qui n'a d'autre fonction que de chanter. Couté eut à lutter, même au sein de sa famille, contre ceux qui le méconnaissaient. Et c'est à cette circonstance qu'il dut sans doute cette passion de dire vrai et juste, cette franchise brutale, cynique parfois, qui constitua l'une des caractéristiques les plus remarquables de son talent. L'homme et l'œuvre s'identifient, sont du même cru. Et c'est pourquoi, personnels, pittoresques et humains, divers de ses poèmes rustiques resteront, comme sont restées les ballades de Villon, avec lequel Couté a plus d'un trait commun. Peut-être relira-t-on *Monsieu Imbu* et les *Gourgandines* avec le même intérêt que l'*Épithaphe* ou la *Ballade des pauvres hous-seurs* ?

L'originalité des récits de Couté est indéniable. Il est si rare qu'un écrivain sache voir et décrire la vie réelle ! Il faut posséder un caractère volontaire et têtu pour éviter que la plume ne travestisse la réalité. Le cri seul est direct et juste parce qu'im-

médiat. Sous la plume se substitue à la vérité on ne sait quoi d'hésitant et d'imprécis qui trahit la pensée de l'adornant. Couté, lui, écrivait ce qu'il voulait, et ce qu'il voulait c'était une peinture exacte, colorée pourtant, mais sans dessein de moraliser ni arrière-pensée de didactisme, car il était ennemi de tout dogmatisme comme de toute règle. La vie saine-ment vécue, hors des disciplines déprimantes, comportait à ses yeux un suffisant exemple de beauté.

Il a chanté splendidement l'amour, l'irrésistible amour qui ne peut subir les chaînes du mariage, qui meurt dès que les conventions sociales le veulent réduire à une chose permise et sanctionnée. S'il montre complaisamment la vanité des bornes que veulent lui imposer « les arpentoux et les carriers de l'Amour », avec quelles délicatesses de touches il exprime la tendresse des idylles et le charme de l'infailible printemps !

*L' matin est joli coumm' trent'-six sourires,
Le soleil est doux coumm' les yeux des bêtes...*

Et c'est là l'essentiel de sa philosophie : la vie serait une adorable féerie sans les restrictions de la sottise et de l'égoïsme.

Il tient pour abominable l'enseignement sans

*L'amour que l'on r'jitt' des livr's de l'école
Quasi coumm' eun' chous' qui s'rait pas à faire*

et le maître d'école qui façonne les cerveaux n'est à ses yeux

Qu'un grand malfaiseux devant la Nature !...

Telles de ses chansons qui n'ont rien de social, comme *Au beau cœur de Mai* et *En suivant leur's noces*, ont un charme naïf et une intensité d'émotion qui les égalent aux meilleurs refrains de la tradition populaire.

Mais il y a surtout une rude combativité dans ses chansons, un profond instinct de rébellion contre tout ce qui limite la vie, entrave l'amour, et un furieux désir de scandaliser les hypocrites et les sots en accentuant la brutalité du ton.

Couté était peuple, d'âme et de cœur. Point doctrinaire, il portait en lui, comme un instinct, la lutte de classe. Une anecdote, parmi plus de mille, pour illustrer, s'il en était besoin, cette affirmation : Une fois, son ami Dépaquit, ayant besoin d'argent, avait accepté de dessiner une pièce d'ombres — pleine de talent d'ailleurs — pour *Fémina*. Ce fut un four noir. Le public sélect s'enfuyait comme si la flamme le menaçait. Mais les témoins de ce mémorable échec de l'humoriste montmartrois n'ont peut-être pas oublié la voix gouailleuse, aux inflexions rustiques, qui s'éleva tout à coup du fond de la salle, passant au-dessus des têtes, ironique et cinglante : « Je te l'avais bien dit, Jules, qu'il ne fallait pas aller chez les riches ! Ils ne peuvent pas te comprendre, ces gens-là. T'aurais dû m'écouter et rester sur la Butte. Ça t'apprendra, Jules, à te commettre chez les riches ! »

C'était le bon Couté qui, furieux de l'incompréhension du public, donnait libre cours à son indignation. Les snobs en furent tout ébaubis !

★★

Pendant plus de dix ans, ses récits et chansons, propagés par vingt interprètes, professionnels ou bénévoles — dont aucun n'atteignit à la perfection de son jeu si simple et si saisissant, — et par lui-même, suscitèrent à côté d'admiration très vives, des colères qui ne pardonnent pas. Le nationalisme aidant, celui des radicaux s'ajoutant à celui des disciples de Barrès et de Maurras, Couté devint impossible dans les cabarets de Montmartre à la clientèle bien pensante.

Bruant avait pu invectiver, dix ans durant, les bourgeois. Loin de s'en offusquer, ils accouraient en foule chez le truculent chansonnier dont l'œuvre n'était point destructive de leurs privilèges.

Mais pour Couté ils n'eurent pas la même complaisance. Les dures vérités qui sortaient de sa bouche sardonique étaient plus propre à les faire trembler qu'à les distraire. Les patrons de cabarets lockoutèrent le petit chansonnier intransigeant qui, même pour gagner sa vie, n'admettait pas les concessions. Et dame, le merle du peuple ne pouvait en référer à la solidarité syndicale de cette décision qui l'affamait. Il souffrit en silence, mais n'eut jamais une parole d'amertume contre ses confrères envieux ou indifférents, non plus qu'envers son éditeur, qui pourtant, en ne publiant pas son livre, le frustrait de ressources et de gloire. De cette dernière, il se moquait « comme d'une guigne », et son insouciance de l'argent était proverbiale, mais pour être poète et fier, on n'en mange pas moins.

Faut-il le plaindre, lui qui ne se plaignit jamais, qui ne trouva jamais d'accents de révolte pour ses propres souffrances ?

Il eut le destin de tout vrai poète, dans la société capitaliste : il connut la faim et mourut à l'hôpital.

LE FLANEUR SOUS LA TENTE Au pont de Meung

Dans le chapitre « Poissons » du très beau livre de Maurice Constantin Weyer, notre ami J.-P. Monteil nous signale qu'il a lu :

« La présence de ces gens demi-nus, déjeunant tranquillement au soleil, avait attiré sur le pont un grand concours d'indigènes. Je dois dire qu'aucun de nous n'évoqua le Roman de la Rose, ni l'emprisonnement de Villon, ni le poète Couté.

DISQUES ET DOCUMENTS REMIS AU MUSÉE

Nous remercions particulièrement :

Mme et M. Bastid qui ont fait don au musée du disque « Vogue », série *On a chanté l'alcool*, 33 tours — C.L.V.L.X. 371 — qui contient, parmi d'autres, une chanson de Couté : *Absinthes*, interprétée par Jack Lantier sur la musique de Michel Villard, et d'une photocopie du répertoire des œuvres complètes de Couté.

L'ami Vania qui nous a fait parvenir son disque *La chanson d'un gâs qu'a mal tourné*, 33 tours, contenant : *Le gâs qu'a mal tourné*, *Le discours du traîneux*, *Les mangeux d' terre*, *L'aumône de la bonne fille*, *Les électeurs*, *Le jour du marché*, *Idylle des grands gâs*, *Les petits chats*, *La Toinon*, *La dot*, *Et dire qu'on s'aime*, tous ces poèmes interprétés

par lui-même. (Vania Adrien Sens, 26, boulevard Barbès, 75018 Paris.

Mme Alvarès, « La Boîte à musique », qui vient de faire don au musée du disque 33 tours n° 819, intitulé *La chanson d'un gâs qu'a mal tourné* contenant : *Le gâs qu'a perdu l'esprit*, *Le foin qui presse*, *Le champ d'naviots* (1), *Après vendanges*, *La chanson du braconnier*, *Le fondeur de canons*, *L'idylle des grands gâs*, *La complainte des trois roses*, *Dimanche*, *Les petits chats*, *Cantique païen* interprétés par nos amis Bernard Meulien et Gérard Pierron, Musique de Gérard Pierron. (Alvarès, B.A.M., 133, Bd Raispail, 75006 Paris.)

M. Cardona qui nous a remis une cassette de textes de Couté interprétés par notre fin diseur et artiste peintre Solognot Henri Dedun.

L'Association du Vent du ch'min qui édite actuellement les œuvres complètes de Couté. Les vo-

lumes 1 et 2 sont parus, avec en annexe des documents précieux. Le volume 3, en préparation, paraîtra au cours du 1er trimestre 1977. Grâce aux recherches de ses animateurs particuliers, elle nous a fait parvenir des photocopies d'œuvres qui nous manquaient : *La gommeuse pudique*, *Le pantalon du cousin Jules*, *Les manies ridicules*, *La causette*, *Noël de la femme qui va avoir un petiot et qu'a fait une mauvaise année*, des petits formats avec des illustrations inconnues : *La fille de not' meunier*, *Gloire à Roussel*, et tout dernièrement une photocopie du manuscrit original : *Les écus de la vieille*.

Encore une fois merci à tous ces généreux donateurs.

(1) La musique de Pierron pour « Le champ d'naviots » est tout à fait remarquable.

LISTE DES DONs ET COTISATIONS DU 1er FEVIER 1976 au 31 DECEMBRE 1976

Hénault R. et Mme	20	Salmon Bernard	20	Javoy Bernard	25
Aubert Solange	20	Monteil Paul	20	Régnauld Fernand	30
Mahé Jean-Louis	20	Bonneau Raoul	20	Anonyme	5
Hémery Paule	10	Talva Raymonde	25	Michaut Etienne	15
Pillé Maxime	50	Claude Georges	15	Lang Maurice	50
Berton Emile	50	Legros André	10	Anonyme	30
Le Meur Louis	30	Mader Georges	10	Richard Jean-Claude	20
Guérin Jules	60	Lefèvre Alain	30	Millière Ginette	25
Coiffard C.	20	Demeure Albert et Yvette	50	Robin L.	20
Collet Thérèse	25	Brécy Robert	20	Anonyme	40
Maubert Raoul	20	Demeure Fleury Denise ..	20	Refrognat Geneviève	10
Millot Guy	10	Bastied et Mme	50	Dr. Robin F. et Mme	50
Bachelier Louis	10	Morisset Pierre	30	Blanchard René	50
De Fourchambault	20	Hauteœur et Mme	35	Porcher Christian	20
Thomas Raymond	20	Meunier et Mme	20	Charbonneau Lucien	30
Buffet Jean	15	Claude Germaine	10	Colleau M. et Mme	20
Bezançon André	100	Andrieu Paul Léon	50	Fleureau Jules	20
Couté Gaston	35	Leroux Annie	15	Lanoizelée (dons en livres)	
Gertener Robert	10	Colleau Maurice et Mme ..	20	Vent du ch'min volumes et	
Poulaille Henri	200	Quatrehomme François ..	15	documents divers).	
Valadon Henriette	10	Anonyme	10	Régnauld (photos).	
Simon Louis	30	Charlot Veuve	10	Séroux Lucien (doc. photos).	
Pautrat Maxime	20	Chocard Roger	20	Bastid (1 disque)	
Ville Léone	50	Salis Emile	50	Vania (1 disque).	
Rosillo Guy	30	Tournois Pierre	10	Pierron et Meulien (1 disque).	
Bouchier André	20	Hérissé Jean et Mme	50		

BILAN FINANCIER DU 1er FEVRIER 1976 au 31 DECEMBRE 1976.

COMPTE EN ESPECES

Reliquat au 1-2-1976	205,30	au 31 décembre 1976	3.450,00
Cotisations, dons, recettes diverses			
reçus du 1-2-76 au 31-12-76	464,00	Total des recettes au C.C.P.	3.970,04
		Dépenses au C.C.P.	2.940,00
Total en espèces	669,30		
Dépenses en espèces	354,13	Reliquat au 1-1-1977	1.030,04
		SITUATION FINANCIERE AU 1er JANVIER 1977	
Reliquat au 1er janvier 1977	315,17	Reliquat en espèces	315,17
		Reliquat au C.C.P.	1.030,04
COMPTE DU C.C.P.			
Reliquat au 1-2-1976	520,04	Avoir au 1er janvier 1977	1.345,21
Encaissements par C.C.P. du 1-2-76			

Imprimerie Bené, 12, rue Pradier, 30000 Nimes.